PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES OBSCURES

1

« De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? »

L'ODEUR DE la sauge sauvage. Un parfum de citron et de réglisse arrache l'âme à ce monde provisoire comme un gage d'éternité. Les collines de Galilée au loin accrochent la lumière du soir sur leurs flancs couverts d'oliviers argentés. Quelques taches blanches sur l'herbe bientôt desséchée par le sirocco – des rochers et des moutons – se disputent la même terre donnée par Dieu à son peuple, *eretz Israël*. Des tours de pierre surveillent la campagne couverte de blés mûrs et de vignes, alors que les ombres des ouvriers – ceux de la dernière heure – s'allongent sur leur chemin de poussière. Un soir parmi d'autres entre Pessah (la Pâque juive) et (Chavouot) la Pentecôte, ces très vieilles fêtes agraires qui bénissent Dieu pour la vie à profusion éternellement renouvelée.

Voilà le paysage ou naît un certain Yehoshua, Josué, Jésus, « né à Bethléem de Judée, aux jours du roi Hérode[1] ». Avant la fin du règne d'Hérode le Grand, au plus tard vers l'an 4 avant notre ère, entre – 7 et – 4 probablement. À partir de cette date commencent une trentaine d'années dont nous ne savons presque rien et qu'il est habituel d'appeler « la vie cachée à Nazareth ». Des années fondamentales, puisqu'elles mèneront Jésus à l'âge adulte, à sa rencontre avec Jean le Baptiste en 28 (peut-être 29), puis à sa prédication publique.

La naissance est présentée comme miraculeuse par les évangélistes Matthieu et Luc : Jésus est né d'une vierge qui l'est restée.

1. Évangile de Matthieu 2, 1.

Mais ni Marc ni Jean ne portent ce fait à notre connaissance. Cette croyance très ancienne d'une « naissance virginale » apparaîtra ensuite pour la première fois, en dehors des Évangiles, sous la plume d'Ignace d'Antioche[1] (mort en 107). D'où provient-elle ? Tout simplement de la méthode d'écriture des Évangiles.

Après la mort de leur maître, ses disciples ont cherché des éléments de réponse à leurs interrogations dans la tradition et les Écritures juives. Cette méthode s'appelle le midrash (de *darash*, chercher). Et ils ont trouvé une réponse dans la prophétie d'Isaïe : « Voici que la jeune femme [*ha alma*] est enceinte et enfante un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel [*imanou El*, Dieu avec nous][2]. » La jeune femme dont il s'agit ici oppose cet enfant espéré au désespoir du roi Achaz qui a sacrifié son fils au cours de pratiques magiques. Seulement voilà, la notion de virginité est absente du texte hébreu d'Isaïe.

Par ailleurs, les évangélistes Matthieu[3] et Luc[4] établissent un arbre généalogique qui remonte de Joseph jusqu'à David, ce qui est contradictoire avec une conception virginale dont Joseph est absent ! D'où vient alors « la sainte vierge » ? Tout simplement de la traduction grecque de la Bible, la Septante, qui traduit « jeune fille » par *parthenos*, « vierge ». Voilà comment une « jeune fille » est devenue « une vierge », puis un dogme, au passage de l'Évangile du monde hébraïque au monde grec, par une erreur de traduction, simplement pour se faire comprendre du monde grec.

Où Jésus est-il né ?

Le récit de Luc sur la naissance de Jésus raconte comment Marie et Joseph de Nazareth en Galilée sont descendus vers Bethléem en Judée, au sud de Jérusalem, pour se faire recenser : « Il advint en ces jours-là que sortit un édit de César Auguste, pour recenser le monde entier. Ce premier recensement advint, Quirinius gouvernant la Syrie. Et ils allaient tous se faire recenser, chacun dans sa propre ville[5]. » Le recensement dont il s'agit là a bien évidemment un objectif

1. Ignace d'Antioche, *Lettre aux Smyrniotes*, I.
2. Isaïe 7, 14.
3. Évangile de Matthieu 1, 2-16.
4. Évangile de Luc 2, 23-38.
5. Évangile de Luc 2, 1-3.

fiscal. L'objectif de l'administration romaine était de prélever l'impôt sur les personnes « par tête », le *tributum capitis*.

Cependant, là encore, plusieurs faits posent problème à l'historien. L'histoire ignore tout recensement impérial général sous Auguste quand naît Jésus. Luc mélange donc le recensement de Quirinius en l'an 6 ou 7 de notre ère[1] avec la naissance de Jésus une dizaine d'années plus tôt au moins.

Par ailleurs, plusieurs invraisemblances se sont glissées dans le récit. Pour un recensement, l'enregistrement des biens et des personnes se faisait sur place ou au centre le plus proche. Un transfert de tous les membres d'une population vers leur lieu de naissance était tout simplement impensable du point de vue logistique. On imagine facilement l'agitation que ces déplacements auraient semée dans un territoire politiquement sous contrainte militaire. De plus, les terres juives n'étaient pas sous administration romaine au temps d'Hérode le Grand et l'on sait que Rome n'intervenait pas dans l'administration interne de ses royaumes vassaux. Il était donc peu probable que l'administration romaine exerce directement son propre recensement.

D'où viennent ces nouvelles invraisemblances qui pourraient sérieusement faire douter un lecteur non averti du récit évangélique ?

Elles proviennent du fait, et nous allons devoir nous y habituer, que le récit n'est pas un récit historique, un compte rendu de faits objectifs, mais un récit théologique. Il fonctionne, là encore, sur le mode littéraire du midrash. Le midrash *Haggadah* (de l'hébreu « narration, récit ») est un discours dont le but est de faire connaître Dieu[2]. Ce type de récit tisse des faits réels avec des références scripturaires pour comprendre ce que dit Dieu ici et maintenant. Il cherche à expliquer des événements de la vie de Jésus par la relecture de

1. Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVII, 355 ; XVIII, 1, 2 ; XVIII, 1, 26 ; XX, 102. Id., *La Guerre des juifs*, VII, 253.

2. On trouve deux types de midrash :

— *Haggadah*, de l'hébreu « narration, récit » : légendes, histoires, anecdotes et paraboles commentant la Torah ;

— *Halakha*, de l'hébreu *halakh*, « marcher » : le midrash *Halakha*, c'est littéralement « la marche à suivre », un ensemble de jurisprudences juridiques qui régissent la vie quotidienne conforme à la Torah.

l'Ancien Testament qui, du coup, n'a plus rien d'« Ancien ». Le rapport du peuple juif à l'écriture est celui d'un amoureux avec une lettre d'amour, il lit et relit chaque mot pour en décrypter le sens. Évidemment, la même lettre n'aura aucune signification pour la personne qui ne connaît pas l'être aimé. C'est ainsi qu'il faut lire le midrash évangélique.

Revenons maintenant à Bethléem.

L'espérance juive à l'heure de Jésus attendait un libérateur politique qui détruirait l'oppression romaine. Celui-ci serait « fils de David », le roi idéal. Or, selon la prophétie de Michée[1], le Messie devait naître à Bethléem, ville de Jessé, le père du roi David. Attribuer à Jésus ce lieu de naissance revenait à lui attribuer une filiation messianique, à faire de lui le Messie, l'« Oint » en hébreu. David, le roi idéal, était l'Oint par excellence, celui qui avait reçu l'onction qui conférait la royauté aux rois d'Israël. La mention de Bethléem est donc une allusion midrashique de Luc et non un fait historique. Ce n'est pas une « manipulation de l'histoire », mais simplement une manière d'écrire, celle des hommes du Ier siècle. Elle tente de délivrer une vérité non pas historique, mais théologique.

Cette méthode d'interprétation midrashique est illustrée par les Évangiles eux-mêmes. Alors que la foule s'interroge sur la messianité de Jésus, un pharisien lance à Nicodème : « Cherche (*darash*) bien et tu verras que de Galilée il ne sort pas de prophète[2]. »

Quoi qu'il en soit, l'enracinement originaire de Jésus à Nazareth en Galilée est connu de tous à l'époque de la rédaction des Évangiles. Ainsi, l'homme possédé d'un esprit impur qui accueille Jésus à la synagogue de Capharnaüm l'interpelle : « Que nous veux-tu, Jésus *de Nazareth*[3] ? » Luc lui-même dit qu'après sa formation par le Baptiste, Jésus revint dans la synagogue de « Nazareth où il avait été élevé[4] ».

Il faut conclure de cela, avec la plupart des historiens, que Jésus est plus probablement né à Nazareth qu'à Bethléem. Jésus de Nazareth, donc. Au milieu des collines de haute Galilée.

1. Michée 5, 2.
2. Évangile de Luc 7, 40 ; 7, 52.
3. Évangile de Marc 1, 24.
4. Évangile de Luc 4, 16.

Le lieu même de Nazareth, où naît et grandit Jésus, inscrit dès le départ son destin dans un drame qui le dépasse. Une opposition entre le monde citadin et celui de la ruralité. Entre deux univers mentaux, celui du monde grec et celui du monde juif.

Nazareth est édifiée sur un balcon de collines dominant une plaine qui s'ouvre sur la Méditerranée. En bas, dans la vallée, une voie romaine court vers les ports romains de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) ou Césarée, des cités grecques. À l'est, la voie romaine étale son bandeau de pierre vers Scythopolis et les cités de la Décapole, grecques elles aussi. Les soldats qui parcourent la voie romaine à la veille de la naissance de Jésus se soucient peu du petit village juif de Nazareth. Cette bourgade insignifiante de maisons de pierre, de mille six cents à deux mille âmes[1], est habitée par des bergers, des cultivateurs de céréales, des producteurs d'huile et des petits vignerons. Dans ces campagnes, l'artisanat est très peu développé, le commerce restreint ; le troc est donc le principal mode d'échange. Les voies romaines étaient chargées de relier tous les grands centres névralgiques de l'Empire et de transporter le nard de Palestine, le blé, les esclaves ou les danseuses vers la très riche Rome ; un Empire qui vivait d'impôts, et dont les ressources étaient principalement tirées de l'esclavage.

Pour les légionnaires qui marchent sur la voie en contrebas de Nazareth, seules comptent les cités grecques, qui, depuis la conquête de la Palestine par Alexandre le Grand en 330 avant notre ère, couvrent l'Empire devenu romain. Des dizaines d'« Alexandrie », d'Égypte en Asie Mineure, jusqu'aux rives de l'Indus et aux déserts d'Afghanistan, assurent l'infrastructure de cet empire de villes. Car en réalité, l'Empire romain est un empire de cités vers lesquelles convergent les richesses des campagnes, liées entre elles par un réseau de routes. La sagesse populaire a retenu le dicton : « Tous les chemins mènent à Rome. » Autant dire que Nazareth est au bout du bout de la chaîne alimentaire. Les campagnes, comme celles de Galilée, n'intéressent l'Empire que comme réservoir de blé, d'impôts et

1. John Paul Meier, *Un certain juif, Jésus*, tome I : *Les sources, les origines, les dates*, p. 181.

de main-d'œuvre à bon marché. En Galilée, la terre est aux mains des riches familles juives hellénisées, hasmonéennes et hérodiennes, des opulentes localités grecques voisines.

Leur gouvernement est constitué d'élites autochtones, peu à peu hellénisées, et d'anciens soldats macédoniens, compagnons d'Alexandre le Grand, qui ont reçu ces villes en récompense de leurs blessures de guerre. Concrètement, Rome protège ou défait ses élites en fonction de leur fidélité. À l'heure où naît Jésus, Rome ne règne pas directement en Galilée. Comme pour les autres provinces qui ne représentent pas un intérêt stratégique pour l'Empire, César Auguste a confié la tâche à Hérode le Grand, un monarque juif hellénisé qui terrorise sa population et la pressure d'impôts. Rusé, maniaque, professionnel du mensonge et des coups politiques tordus, il s'est gagné l'amitié d'Auguste, le nouvel empereur, après avoir longuement servi ses anciens ennemis politiques.

La défiance des ruraux, des juifs attachés à leur antique tradition rurale, vis-à-vis des citadins, des juifs hellénisés qui possèdent les terres et exploitent la population, trace une frontière invisible au cœur de la Galilée, une barrière sociale infranchissable. Une frontière que Jésus ne traversera pas. Les paraboles, dont la plupart des exégètes soulignent aujourd'hui l'authenticité, mettent en scène la ruralité galiléenne, mais aucune ne prend pour cadre un décor de ville ni n'évoque des relations sociales citadines : qu'on se rappelle les ouvriers de la onzième heure, le fils prodigue affamé employé à garder les cochons et qui ne peut se nourrir des glands qu'ils mangent, le maître de domaine irascible qui part en voyage… On n'est pas dans un monde urbain, mais dans un univers de paysans et de pêcheurs, de bergers et de métayers, d'intendants terriens, de manouvriers et de serviteurs face à des régisseurs impitoyables. Ce petit peuple vit écrasé de taxes et d'impôts.

Du Nazareth de Jésus, il ne reste presque rien. Une falaise d'une dizaine de mètres que surplombait peut-être la synagogue, aujourd'hui disparue, où Jésus et sa famille se rendaient chaque shabbat (samedi), affirme l'évangéliste Luc. Des grottes percées dans la colline qui servaient de dépôts de vivres ou d'habitation. Une grotte, sous l'actuel couvent des sœurs de Nazareth, contient un *mikvé*. Il s'agit d'un bassin de purification rituelle, des marches y conduisent vers un bassin d'eau

de ruissellement, qui sourd d'une fente du rocher, selon la prescription de la Torah – ces fameuses « eaux vives » que Jésus promet à la femme samaritaine. Plus étonnant, à quelques pas de ce bassin de purification, on trouve une énorme pierre ronde comme une meule que l'on roule devant un trou suffisamment grand pour laisser passer un homme. À l'intérieur, une grotte souterraine : c'est une tombe de l'époque hérodienne. Qui ne se souviendrait ici du tombeau vide ? Mais, à part ces quelques vestiges, il ne reste rien de l'endroit où ont vécu Joseph, Marie et Jésus pendant ces « années obscures[1] ».

En réalité, Nazareth n'était pas seulement un lieu anecdotique inconnu des Romains, c'était aussi un village perdu de Galilée, au point qu'il n'en est fait mention ni dans la Bible ni dans aucune littérature juive. Nathanaël, lui, s'esclaffe dans l'Évangile de Jean : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon[2] ? »

Les cités grecques, les soldats romains qui passent sur la voie n'ont que faire du petit village juif de Nazareth, perdu au cœur d'une province sans intérêt géostratégique dans la banlieue de l'Empire. Pour les paysans juifs de Nazareth, la terre de Galilée, leur terre est une réalité religieuse au cœur de leur âme.

Le plus grand chantre de la Galilée rurale n'est pas Jésus, mais l'historien judéo-romain Flavius Josèphe[3], né à Jérusalem en 37, et qui écrit à Rome à la fin du Ier siècle :

> En somme, si la Galilée, pour la superficie, peut être mise au-dessous de la Pérée, on lui donnera la préférence pour l'abondance de ses ressources ; car elle est tout entière cultivée et donne des récoltes d'un bout à l'autre, tandis que la Pérée, beaucoup plus

1. Selon le titre du livre de Robert Aron, *Les Années obscures de Jésus*, Desclée de Brouwer, Paris, 1960.
2. Évangile de Jean 1, 46.
3. Josèphe était à la tête des révoltés de Galilée lors de la première insurrection juive en 66 de notre ère. Mais en 69, Joseph ben Mattitiahu Hacohen (Josèphe le fils de Mattathias le prêtre) trahit les siens, ses frères insurgés juifs de Galilée. Il prédit le trône au général Vespasien avant de devenir le citoyen romain Flavius Josèphe. Au moment où il écrit, il est devenu l'historien de ses protecteurs, les empereurs flaviens dont il porte désormais le nom. Sa *Guerre des juifs*, écrite entre 75 et 90, comme *La Guerre des Gaules* de César, est d'un grand intérêt, même si elle n'est pas détachée d'intérêts politiques.

> vaste, est en grande partie déserte et rocailleuse, avec un sol trop rude pour faire mûrir des fruits domestiques. Néanmoins, là aussi le terrain, partout où il s'amollit, est productif. Les plaines sont plantées d'arbres de toute espèce : on y voit surtout l'olivier, les vignes et les palmiers ; car le pays est arrosé par les torrents descendus des montagnes et par des sources qui ne tarissent jamais, alors même que l'ardeur de l'été dessèche les torrents[1].

Josèphe connaît fort bien la région. Il possède des terres en Galilée, qu'il administre depuis Rome. Il s'émerveille : « La région tout entière est fertile, riche en pâturages, plantée d'arbres de toutes espèces, de sorte que l'homme le plus paresseux pour les travaux de la terre se sent une vocation d'agriculteur[2]. »

Pour les villageois de Nazareth et les villages juifs alentour, la terre de Galilée n'est pas seulement une réalité géographique ou un outil de production, c'est aussi et surtout une métaphore religieuse du rapport que ce peuple entretient avec son Dieu. La terre appartient *in fine* à Dieu et à lui seul. *Eretz Israël*, la terre d'Israël, n'est pour ce petit peuple ni plus ni moins que la Terre que Dieu a promise à Israël, cette « terre » que Dieu a créée en la séparant des cieux au premier jour du monde dans le mythe de la Genèse.

Chaque jour, dans la prière, et le samedi à la synagogue, ce petit peuple loue le Dieu des cieux pour ce don de la terre dont la fertilité est le signe. Ils le nomment « les cieux » (*shamaïm*) ou « le Lieu ». Ils se rappellent que « la pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ». Cette réalité physique renvoie de manière métaphorique à une autre nourriture qui vient de Dieu : « Ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission[3]. » Dieu est le Dieu créateur qui féconde son peuple.

Aujourd'hui encore, les nuages gonflés d'eau, venus de la mer, répandent leur rosée et leur pluie sur les flancs des collines

1. Flavius Josèphe, *La Guerre des juifs*, III, 3, 3.
2. *Ibid.*, III, 35-38.
3. Isaïe 55, 10-11.

de Galilée. Cette fécondité tranche avec la sécheresse du désert de Juda et de la mer Morte, situés à seulement une centaine de kilomètres plus au sud, ou encore avec le désert au-delà du Jourdain, une dizaine de kilomètres plus à l'est.

Face au joug romain, les juifs qui entretiennent les vignes et les champs de blé sur les collines, sont sensibles au « joug des cieux », celui de Dieu, vrai maître de ce monde. Ils mettent leur espoir dans cette Parole de Dieu vivante, célébrée dans le culte, chantée chaque shabbat à la synagogue, méditée dans les Psaumes, interprétée par la jurisprudence des tribunaux rabbiniques (*beit din*, sanhédrin). Cette Parole est plus qu'une croyance, c'est un mode de vie, une éthique de tous les instants, une loi (Torah) dont on doit « prendre le joug ». C'est un chemin de vie. Chacun est invité à reconnaître à chaque instant que cette Parole de vie irrigue sa propre vie, comme la pluie tombe sur les collines de Galilée.

Mais les légionnaires qui marchent sur la voie romaine, eux, s'en soucient comme d'une guigne. Leur roi est l'empereur de Rome et non le « Roi des rois » des cieux. Ils vivent d'une autre loi, celle de la raison militaire romaine qui marche au pas.

Jésus sera sensible à cette réalité vivante de la terre de Galilée qui berce son enfance, à la moisson qui attend dans les champs jaunis entourés de haies d'olivier, à la pierre qui affleure sur le chemin. Le Royaume est pour lui comme un trésor enfoui dans un champ, la semence qui tombe le long du chemin : « C'est la Parole de Dieu[1] », déclare-t-il. Des récits réalistes et concrets qui partent des faits, à l'image de l'hébreu et de l'araméen, ces langues poétiques qui ne connaissent pas l'abstraction grecque.

Le sacré juif s'inscrit dans le paysage des collines de Galilée et va imprégner l'homme Jésus. Mais la Galilée dans laquelle naît Jésus, vue de Jérusalem, au cœur de la Judée, c'est-à-dire au cœur du judaïsme, a mauvaise réputation. C'est dans cette distance entre la terre de Galilée et le cœur de la Judée que réside une partie du drame qui va bientôt se nouer pour le Galiléen Jésus à Jérusalem.

1. Évangile de Marc 4, 1-34.

2

La Galilée des païens

La « Galilée des païens », comme la nomment ceux qui vivent en Judée, est une région singulière résultant d'une histoire encore peu élucidée. Elle transpire de l'ardeur des « nouveaux convertis ».

Une inscription retrouvée sur une stèle datée du VIe ou VIIe siècle av. J.-C. dans la vallée du Jourdain précise qui sont les Galiléens : « Ceux qui sont montés de Babylone. » Déportés par les Assyriens en 733 av. J.-C., les Galiléens revinrent d'exil en Babylonie en 538 av. J.-C. La Galilée fut à ce moment-là administrée séparément de Jérusalem, séparation qui perdura sous les Ptolémées et les Séleucides pendant huit siècles[1]. C'est seulement en 104 av. J.-C. qu'elle fut rattachée à la dynastie hasmonéenne et donc à Jérusalem. Flavius Josèphe rapporte que le roi « obligea les habitants à être circoncis et à vivre en accord avec les lois des Judéens ». Les habitants de Galilée avaient donc sans doute dévié en partie des coutumes de Judée, qu'ils estimaient hellénisées et, de fait, romanisées à l'époque de Jésus.

Selon une autre hypothèse, certains Galiléens seraient revenus en masse de Babylonie au IIe siècle avant notre ère, soit trois siècles après les Judéens ; ce qui expliquerait que les archéologues n'aient découvert que peu de traces d'habitations antérieures à cette période en Galilée, celle-ci étant peu peuplée avant cette immigration babylonienne. C'est peut-être aussi ce qui justifie la spécificité du judaïsme galiléen.

---

1. Jacques Giri, *Les Nouvelles Hypothèses sur les origines du christianisme*.